

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 105. — Prix : 15 centimes

Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — Dimanche 13 Juillet 1879.

TEXTE. — Assiégé par un rhinocéros. — Le Tour du monde d'un gamin de Paris (suite). — Les villes de France : Saint-Étienne. — Aventures périlleuses de deux voyageurs français au Dahomey (suite). — Voyage de Dumont d'Urville autour du monde (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Assiégé par un rhinocéros : l'animal cherchait à entamer les racines de l'arbre. — Le Tour du monde d'un gamin de Paris : touché, mon garçon ! — Saint-Étienne : l'hôtel de ville ; l'École de dessin ; le palais des Arts. — Aventures au Dahomey : la cachette.



RENOUVELLEMENT DES ABONNEMENTS

Ceux de MM. les abonnés dont la souscription au JOURNAL DES VOYAGES expire avec le 104^e numéro sont priés, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal, d'envoyer avec le montant de leur abonnement (8 fr. Paris, 10 fr. départements et 12 fr. étranger) la dernière bande qu'ils ont reçue. — L'administration du JOURNAL DES VOYAGES ne reçoit en paiement que des mandats sur la poste.

Toute demande de changement d'adresse pour un abonnement en cours de service doit être accompagnée de 50 c. pour frais de bandes.

ASSIÉGÉ PAR UN RHINOCÉROS

Jusqu'au commencement du siècle dernier, le rhinocéros, qui est, après l'éléphant, le plus puissant des animaux, a été presque inconnu en Europe. Le premier qui ait paru est celui dont Pline le Jeune fait mention en racontant quand et comment il fut présenté au peuple romain par Pompée.

Auguste, si l'on s'en rapporte aux récits de Dion Cassius, en fit tuer un autre dans le cirque, lorsqu'il célébra son triomphe sur Cléopâtre. Sous Domitien, on amena à Rome deux rhinocéros qui firent l'étonnement de la population et dont les médailles de cet empereur portèrent l'effigie.

En 1553, un rhinocéros fut envoyé de Judée au roi de Portugal Emmanuel ; celui-ci l'adressa au pape, mais il périt en route avec le bâtiment qui le portait. En 1685, on conduisit un de ces animaux en Angleterre, et en 1739 et en 1741 on vit dans plusieurs royaumes d'Europe deux de ces pachydermes promenés par des montreurs de bêtes.

Depuis cette époque, les pachydermes de cette espèce ont été importés en Europe par de nombreux voyageurs, et l'on en trouve de très beaux spécimens dans les ménageries de toutes les grandes villes du monde civilisé.

Le rhinocéros parvenu à toute sa croissance a quatre mètres de long sur deux mètres environ de haut, et la

circonférence de son corps est presque égale à sa hauteur. Il est très bas sur pattes ; sa tête tient à la fois de celle du cochon, du cheval et de la vache, car elle offre à l'observateur la forme de l'œil du premier de ces animaux, celle du naseau du second et de la lèvre inférieure du troisième. Cette bête sauvage se distingue par un organe qui lui est particulier, sa lèvre supérieure, qui s'allonge en pointe et remue à volonté : il s'en sert pour tordre des poignées d'herbages et pour arracher des racines. Cette lèvre sert au rhinocéros comme la trompe à l'éléphant ; sans elle, il serait privé du toucher.

La peau du pachyderme, dépourvue de poil, est si dure et si épaisse qu'il ne peut la froncer et qu'il aurait peine à se mouvoir si la nature n'avait ménagé de gros plis à divers endroits, comme jadis on laissait des ouvertures dans les armures de fer des anciens chevaliers.

Le nez du rhinocéros est armé d'une corne redoutable, légèrement recourbée en arrière. Cette corne lui sert à se défendre, à labourer la terre pour en tirer les racines dont il fait sa nourriture, ou bien pour déraciner les arbres.

Avec tant de force et d'avantages, l'animal dont il s'agit dans cet article serait un des plus redoutables de la création, s'il n'en était en même temps un des plus pacifiques. Comme tous les herbivores, il ne devient furieux que lorsqu'il est attaqué, ou lorsque la faim le presse. On le voit alors bondir avec fureur, s'élançer en sauts impétueux et se précipiter droit devant lui avec une si grande vitesse qu'il renverse tout ce qui s'oppose à son passage : s'il atteint son ennemi, il le foule aux pieds avec rage ; s'il le manque du premier coup, il ne peut revenir sur ses pas, emporté qu'il est par l'impétuosité de sa course.

Le rhinocéros est d'une intelligence bornée, d'un caractère brusque et intraitable. Tantôt il a la douceur, l'indifférence de l'idiotisme ; tantôt il se livre à des accès de fureur que rien ne saurait faire prévoir et calmer. Cette masse immense devient alors d'une effrayante légèreté ; elle franchit un espace à peine croyable, d'un seul bond, se livre à droite ou à gauche à des mouvements désordonnés et s'élève à une hauteur considérable. En résumé le rhinocéros est farouche,

indomptable ; il est féroce par stupidité, capricieux sans motif et irritable sans sujet. Il est solitaire et sauvage : on le voit rarement en compagnie. Il suit de préférence le bord des fleuves et se roule avec délices dans la vase des marécages, comme pour mieux amollir le cuir qui le couvre. Il se nourrit de plantes grossières, de genêts, d'arbustes épineux, de racines et de feuillages, et consomme près de quatre-vingts kilos de nourriture par jour, en buvant une quantité d'eau considérable.

Les Indiens donnent la chasse aux rhinocéros, non seulement pour avoir sa peau, — dont ils font des boucliers impénétrables, — mais encore pour s'emparer de sa corne qu'ils estiment beaucoup. Ils s'imaginent qu'une coupe faite avec cette matière possède la vertu de détruire les effets du poison qu'on y aurait versé, et qu'une liqueur qu'on y dépose acquiert des propriétés miraculeuses pour guérir un grand nombre de maladies. Comme cet animal aime beaucoup la canne à sucre, le maïs, le sorgho et autres plantes cultivées, il se jette, la nuit, dans les champs et y fait d'énormes dégâts. Les chasseurs, ayant remarqué qu'il suit à peu près la même route pour sortir ou rentrer chaque nuit dans son fort, creusent des fosses sur son passage, et comme l'animal est plus stupide que rusé, il tombe facilement dans le piège. On l'assassine alors à coups de fusils, de flèches ou de lances.

Les ossements fossiles antédiluviens ont révélé aux savants l'existence de plusieurs espèces perdues de rhinocéros. Cuvier, l'une des gloires de la France, a découvert et prouvé que ceux trouvés à plus ou moins de profondeur sous terre, en Sibérie, en Allemagne, en Angleterre, étaient des ossements de rhinocéros. En 1771, on trouva enseveli dans les sables, sur les bords du Wilusi, en Russie, le cadavre de l'un de ces animaux parfaitement conservé. La chair et les poils étaient intacts. Ces faits extraordinaires et incontestables donnent à penser qu'avant le déluge les rhinocéros de haute taille étaient fort répandus sur la surface de l'Europe ; la fourrure dont on a trouvé les traces indique qu'alors ils pouvaient vivre dans un climat froid. Aujourd'hui, on ne rencontre plus le rhinocéros que

dans les climats brûlants de l'Inde ou du sud de l'Afrique.

Nous transporterons donc nos lecteurs dans les contrées du Bogo, dans l'Afrique centrale, pour leur raconter une chasse dont un de nos amis nous a apporté le récit :

« Un soir, le domestique de notre camp vint nous prévenir qu'il avait découvert un *spoor groed one horn skellum* — lisez : la piste d'un gros coquin de rhinocéros — dans les fanges d'un marécage nommé Hollow Spring. Ce devait être, suivant la façon de voir du négriillon, un énorme mâle de toute venue, un vrai gibier de chasseur.

« — Vous avez là une chance excellente pour faire un début grandiose, me dit mon compagnon de voyage, M. Davidson, un Anglais ayant passé déjà dix ans sous le ciel brûlant africain et qui était blasé sur toutes les aventures de ce genre. Prenez une de mes carabines à deux coups, une poignée de mes balles explosives, et partez. Bonne chance ! Je vais vous accompagner, ne fût-ce que pour jouir de votre triomphe. D'ailleurs vous courriez les plus grands dangers en vous aventurant tout seul dans ces buissons épais. Notre négriillon viendra avec nous. C'est bien le diable si nous ne mettons pas par terre la bête brute qui a été assez audacieuse pour se risquer si près de nous !

« Nous achevâmes notre souper, et, après avoir fait nos préparatifs, nous nous mîmes en route, éclairés par un superbe clair de lune. Le négriillon nous amena à l'endroit même où nous devions nous poster à l'affût, mais la nuit s'écoula sans que rien passât à la portée de nos armes à feu. Le soir suivant, nous revînmes encore à la même place ; le résultat fut le même. Mon camarade se dépita et prétendit que le négriillon s'était moqué de nous.

« — C'est bien, pensai-je à part moi ; je n'abandonne pas la partie ; je reviendrai seul. »

« Il faut vous dire que le *Hollow-Spring* où le rhinocéros venait se désaltérer et s'ébaurir dans la boue était situé à deux lieues de notre campement, au fond d'une vallée profonde et d'un aspect des plus sauvages. L'étang s'y trouvait adossé du côté gauche à la base d'une muraille de rochers taillés à pic, du haut

desquels on pouvait très bien dominer la situation et être en parfaite sûreté.

« Lorsque tout le monde fut couché dans le campement, je me glissai doucement hors de la tente, et m'en allai en emportant la carabine à deux coups de mon ami, avec les balles explosibles à pointes d'acier dont j'avais besoin pour tirer sur la bête. J'avais adapté un coussinet à la crosse du fusil, afin d'amortir les effets du recul.

« Je sortis de l'enceinte avec les plus grandes précautions et me jetai à travers bois, sans me soucier des épines qui me déchiraient les mains et le visage, car le *chapparal* africain semble hérissé de hameçons et de lames de canif bien faits pour déchiqueter la peau de ceux qui se risquent à le traverser. Les Anglais appellent ces ronces les *Wait a bit*, ce qui veut dire : Attendez un peu. En effet il faut aller doucement, afin de ne pas sortir en pièces du bois où l'on s'est empêtré.

« Bref je parvins après bien des efforts à l'endroit où je devais attendre le passage du monstre. Là je m'aperçus seulement que j'avais perdu le coussinet de ma carabine. Il était impossible de songer à retrouver cet appendice. Je suppléai à cette perte par un coussinet de mon invention : mon mouchoir rempli d'herbes sèches.

« La lune venait de se lever au-dessus des astres, lorsque j'entendis un trot bruyant dans le lointain. J'étais immobile et je prêtai l'oreille : on eût dit qu'un éléphant faisait retentir le sol sous ses pas ; seulement sa course était plus rapide. Il ne me fallut pas attendre bien longtemps pour apercevoir une masse roulante qui se tenait à cinquante pas de l'autre côté du *Hollow-Spring*.

« Je visai rapidement et je pressai la détente. Mais le recul de l'arme à feu de mon ami fut tel qu'il me sembla, pendant quelques instants, que j'avais l'épaule démise.

« Lorsque je pus me rendre compte de la situation et que je jetai les yeux autour de moi, j'entrevis le rhinocéros à cinq mètres, se précipitant à ma rencontre, la tête baissée, sa corne pointue prête à m'embrocher. La position était perplexe : je n'avais que deux partis à prendre, ou de me jeter à l'eau, au risque de me noyer, ou de me hisser sur un arbre ; c'est à

ce dernier moyen que j'eus recours.

« Avec la souplesse d'un acrobate, je sautai et je saisis une forte branche d'arbre qui se projetait hors du tronc d'un chêne moussu, et en peu d'instant j'eus atteint un endroit assez élevé pour défier les attaques de l'animal, qui cherchait à entamer l'écorce de l'arbre dans lequel je me tenais immobile.

« Je savais bien que la bête brute ne parviendrait jamais à déraciner le chêne, mais les secousses qu'elle imprimait à ce tronc vermoulu me faisaient redouter une chute. Le rhinocéros, lorsqu'il fut convaincu que je défiais son attaque, se mit à creuser la terre avec ses ongles et sa corne : j'avoue que j'avais peur.

« Je me trouvais réellement engagé dans une aventure du nombre de celles qui sont racontées par les grands voyageurs, aventures qui vous intéressent quand on en lit les récits, mais qui offrent moins d'agrément lorsqu'on en est le héros.

« Ma carabine était restée par terre et je me voyais sans défense : je n'avais, hélas ! pas la moindre corde sur moi pour essayer de « pêcher » mon arme et l'amener jusqu'à moi. Il fallait donc attendre.

« — Peut-être, me disais-je, ce maudit animal se lassera-t-il et rentrera-t-il dans le bois ; je profiterai alors de cet abandon pour descendre et pour reprendre ma carabine : qui sait si je ne pourrai pas aussi me jeter dans le fourré et disparaître à ses regards ? »

« Mais la bête en furie ne me paraissait pas disposée à abandonner ainsi une vengeance qui lui paraissait certaine. La nuit s'écoula de la sorte, mais d'une longueur sans pareille dont les minutes me semblaient avoir la longueur des heures.

« Tout à coup j'entendis une détonation au milieu du fourré, à une très petite distance de l'arbre sur lequel je me tenais perché. J'appelai à mon aide et je vis bientôt, à ma grande joie, mon camarade et ami qui me regardait en éclatant de rire.

— J'arrive à propos, me dit-il, pour vous délivrer du siège que vous subissiez. Votre ennemi est mort, mon cher ; j'ai trouvé sur sa peau la trace de votre balle qui n'avait pas éclaté ; mon coup a été plus heureux : je lui ai fait à la tête une crevasse où l'on passerait le poing et il est tombé fondroyé.

Allons! mon bon, ce sera votre tour une autre fois. Je m'estime heureux de vous retrouver vivant : votre escapade vous apprendra qu'en ce pays on ne doit jamais s'aventurer tout seul.»

« J'avouerai, ajoutait le narrateur dont j'ai retracé la périlleuse rencontre avec un rhinocéros, que depuis ce temps-là je me le suis tenu pour dit. »

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.

LE TOUR DU MONDE

D'UN

GAMIN DE PARIS¹

PREMIÈRE PARTIE

Les mangeurs d'hommes.

CHAPITRE II

(Suite.)

Il absorba environ un litre du mélange, pour lequel André paraissait éprouver une sincère répugnance.

Puis le mouvement de translation de la jarre à sa bouche se ralentit... deux poignées, j'allais dire cuillerées, passèrent tant bien que mal des lèvres à l'œsophage. Ce fut tout.

— Eh ben! non! Là, franchement, ça ne vaut pas un chausson aux pommes, même pas deux sous de pommes de terre frites. Enfin, on s'y fera.

Cet arrêt n'était pas, paraît-il, du goût des Osyébas qui témoignèrent aussitôt, par une pantomime expressive, le mécontentement que leur causait ce manque d'égards pour leur cuisine et ce péché contre l'étiquette.

— Merci, vous êtes bien bons, leur disait le gamin... C'est sans façon. Puis, vous savez, pour la première fois, je ne peux pourtant pas en prendre jusque-là.

Sa repartie n'eut aucun succès. Au contraire. Les pantins de bronze déposèrent rapidement à terre leurs instruments de musique et firent mine de s'élaner sur Friquet. Le petit homme se dressa sur ses ergots comme un coq en colère.

— De quoi?... Des manières, à présent?...

Le docteur était toujours allongé sans même tenter un mouvement.

— Je vous en prie, exclama-t-il de

sa formidable voix de basse-taille, n'essayez pas de résistance. Patience, mon enfant, patience!

— J'demande pas mieux, moi. Mais à bas les pattes! J'aime pas qu'on m'touche, ou ben j'cogne!

Le docteur prononça alors en langue indigène quelques mots qui d'ailleurs ne firent aucune impression.

Ils allongèrent une seconde fois leurs griffes de bronze, et tentèrent de saisir les deux jeunes gens.

Friquet, suivi d'André, bondit par la porte entr'ouverte. Le gamin était agile comme un écureuil, et solide comme une barre d'acier. Quant à André, il était, malgré la finesse de sa haute taille, musclé comme un athlète.

Ceux qui voulurent s'opposer à leur sortie furent culbutés par leur irrésistible poussée.

— Nous allons rire! hurla Friquet de sa voix de fausset.

Il dit, frotte ses mains dans le sable, et se campe devant les agresseurs en prenant en une demi-seconde une irréprochable garde de boxe française.

— Les armes de la nature, les enfants! A qui le tour, s. v. p. A toi, mon fils?... Parfaitement.

« Et voilllllà!... »

Fit-il en passant rapidement la jambe à un naturel, qu'il poussa en sens inverse par l'épaule. Mouvement d'ensemble dont le résultat fut d'étaler sur le dos le noir stupéfait.

— Ça, c'est pour rire... faut pas gâter les affaires.

« Ah! mais, minute! si ça devient sérieux, faut le dire. »

Deux autres veulent le saisir.

Vli! vlian! notre petit diable les foudroie de deux coups de poing au creux de l'estomac. Leur peau noire devient couleur de cendre; ils s'abattent en laissant échapper un *han!* d'angoisse et de douleur.

André, adossé à la case, les deux bras ramenés en croix devant la poitrine, boxe avec un en train digne d'un champion de la Grande-Bretagne.

Son jeu est d'une admirable correction, et révèle une science approfondie de l'art de la boxe.

— Bravo, m'sieur André! bonne école! Crédié! glapit le gamin en écrasant, d'un coup de pied le maxillaire d'un ennemi trop téméraire. Touché, mon garçon!

Pouf! Poum! Deux coups de poing,

magistralement allongés par André, font sonner comme des gongs les poitrines de deux drôles qui s'abattent en crachant rouge.

— A toi, ma biche, riposte le gavoche en fauchant moelleusement deux tibias que son pied rencontre comme par hasard.

« Pan! dans l'œil... comme on dit au boulevard... T'en as pas assez?... Tiens donc, goulu! »

Le cercle s'élargissait autour d'André.

Nul, parmi les sauvages de l'ancien et du nouveau monde, ne peut affronter les muscles des Européens. Légers à la course, durs à la fatigue, ces hommes de la nature possèdent très rarement la vigueur des blancs. Presque toujours leur musculature est de beaucoup plus faible.

Le gamin était épique. Il portait dix coups par seconde, sans efforts apparents, avec une agilité et une dextérité stupéfiantes.

Il assomma d'un coup de tête un grand diable qui voulait le prendre à bras le corps, en aveugla aux trois quarts un autre en lui plantant dans les yeux ses deux doigts écartés, ce qu'on appelle le « coup de fourchette » aux barrières. Il coupa la langue d'un troisième, d'un coup de poing de bas en haut sur la mâchoire inférieure, puis, se dérobant à l'attaque d'un quatrième par une volte rapide, il s'abattit sur les mains, fit une demi-culbute, et moula son talon au beau milieu du visage d'un nouvel antagoniste.

— Mais t'as donc envie de cracher toutes tes dents... nigaud? Eh! aye donc! grand mou!

« Allons, à qui le tour? Ah! vous ne connaissez pas la boxe française? on va vous montrer ça. »

Les sauvages clameurs redoublent. De nouveaux adversaires se joignent aux anciens.

Que peuvent désormais, contre plus de deux cents bêtes fauves, le courage et l'adresse de nos deux amis?

Les Osyébas se ruent en masse compacte. André et Friquet se couent pendant quelques secondes une grappe humaine, puis tout mouvement s'arrête.

Un long hurlement de triomphe retentit, et les deux blancs, ficelés en un tour de main, entravés, ligotés,

1. Voir les nos 102 à 104.

comme des condamnés à mort, sont emportés dans la case et déposés sur le sol, avec d'infinies précautions.

Le pauvre docteur, en proie à une indicible émotion, se lamentait, et épuisait toute la série des jurons sonores et compliqués dont abonde la langue provençale.

Friquet écumait. André gardait un silence dédaigneux.

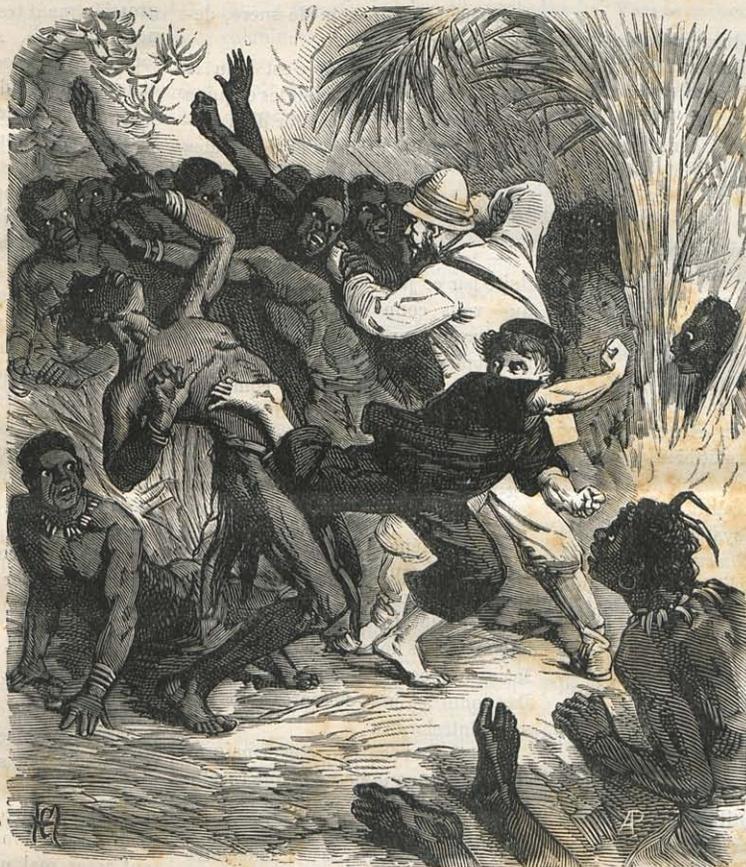
On les fit asseoir sur une natte, puis, comme si rien ne s'était passé, on leur présenta la pâtée qu'ils repoussèrent avec un geste de dégoût.

La musique recommença, préludant à une nouvelle torture. Trois grands tréteaux, hauts de plus de deux mètres, furent apportés, et les trois jattes contenant la pâtée y furent aussitôt juchées.

Chacune d'elles avait à la partie inférieure un trou fermé par un bouchon. Un long tuyau, mince et flexible, terminé par une embouchure d'ivoire, y fut adapté.

— Pauvres enfants! grogna le docteur! eux aussi, il leur faut, bon gré mal gré, en passer par là!

Les deux jeunes gens regardaient curieusement. Leur attente fut courte.



LE TOUR DU MONDE D'UN GAMIN DE PARIS. — Touché! mon garçon. (Page 4.)

Se doutant enfin qu'on voulait leur faire avaler de force l'abominable bouillie, ils serraient convulsivement leurs mâchoires.

Les sauvages n'essayèrent même pas de les leur entr'ouvrir. Sans respect pour leurs personnes, ils leur pincèrent délicatement le nez entre le pouce et l'index, jusqu'à ce que, menacés d'asphyxie, les deux patients fussent contraints d'entrebâiller leurs lèvres.

Crac! l'embouchure, par laquelle

sortait, comme du bec d'un entonnoir, le « nanan à Bicondo », comme disait le pauvre Friquet, leur fut introduite entre les dents, et maintenue à pleines mains.

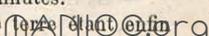
Il fallait avaler ou étrangler...

Et ils avalaient, les malheureux! La machine, élevée de deux mètres, se vidait, en raison de la pression atmosphérique, comme les réservoirs placés au sommet des maisons pour le service des eaux. Leur estomac était le récipient oblige où tout cela

descendait, sans qu'ils pussent se soustraire à cette ingestion forcée.

Le docteur, lui aussi, soumis à la même torture, aspirait, ou plutôt laissait couler la bouillie, dont, bien à contre-cœur, il ne laissait pas perdre une goutte.

Pendant la face des patients s'injectait. Leurs yeux devenaient hagards. Une sueur épaisse ruisselait sur leur front; ils défaillaient. Le supplice dura près de dix minutes.

Les gamelles de  ORkidé

vides, l'embouchure terminant le tuyau, fut retirée de leurs mâchoires contractées; le dîner était fini.

Les Osyébas qui avaient réglé l'introduction de la substance nutritive, de façon à remplir l'estomac, sans pourtant courir le risque de le faire éclater, se retirèrent et laissèrent sur leurs nattes les patients inertes comme les pauvres animaux soumis par les éleveurs au régime cruel de l'engraisement forcé.

Leur torpeur dura près de deux heures. Une soif intense les dévorait. Heureusement qu'une abondante provision d'eau leur permit d'éteindre le volcan qui flambait dans leurs entrailles.

Le docteur reprit le premier la parole.

— Eh bien ! mes pauvres enfants, que dites-vous de l'aventure ? Vous, mon cher André, que faites-vous de vos idées d'évangélisation et de civilisation, devant ce raffinement de gastronomie anthropophagique ?

— Si j'avais avec moi cinquante marins de la *Pique*, et un chassepot entre les mains, je sais bien quelle serait ma réponse.

— Savez-vous, reprit Friquet, comment s'appelle ce système ? C'est tout simplement la *Gaveuse mécanique*, employée au Jardin d'acclimatation pour engraisser les canards, les poules, les oies et les dindons.

— Mais c'est ce que je me suis évertué à vous expliquer tout à l'heure.

— Et dire que je me suis amusé, je ne sais plus combien de fois, à rire des mines que faisaient ces pauvres bêtes, quand on leur enfonçait jusque dans le cou cet outil dont ils ne pouvaient se débarrasser.

« Oh ! les pauvres animaux !... Mais enfin, ça n'est que des bêtes, tandis que nous !

« C'est égal, ils sont rudement malins, vos nègres, d'avoir trouvé cela tout seuls. En voilà des gaillards qui font un dieu de leur ventre !

« Mais faudra voir.

— Alors, docteur, dit André, vous pensez que c'est simplement pour nous engraisser ?

— Parbleu !

— Avec cette bouillie, où il n'y a pas seulement gros comme une lentille de viande ? reprit Friquet.

— La viande n'engraisse pas, mon ami.

— Ah ! bah !

— Elle sert essentiellement à produire le muscle, tandis que les huiles, les féculés, le sucre, etc., se transforment invariablement en graisse.

— J'aurais cru le contraire. Mais enfin vous vous y connaissez mieux que moi. Alors quelqu'un qui ne mangerait que de la bouillie, qui avalerait par là-dessus de pleins verres d'huile, et qui grignoterait toute la journée des morceaux de sucre, deviendrait gras à lard ?

— Parfaitement ; et c'est bien le régime que nous font subir les coquins qui nous ont gavés à éclater d'un mélange de farine de maïs et de patates sucrées, additionnées d'huile de palme.

— Pouah !

— Comme l'huile de palme, produite par ce joli fruit rouge de l'élaïs, que vous connaissez bien, possède une saveur particulière, dont les anthropophages sont friands comme les écureuils de noisettes, ils comptent là-dessus pour nous aromatiser.

— Brrr !... Vous me faites frémir. Mais, dites-moi, mon cher docteur, est-ce que nous serons bientôt... assez gras ?

— Cela dépend. En tenant compte de l'énorme quantité d'aliments spéciaux qu'ils nous font absorber, et de l'immobilité ainsi que de l'obscurité auxquelles ils nous condamnent, vous seriez obèses au bout de deux mois. Dans quinze jours vous serez suffisamment entrelardés.

— Mais... et vous, qui êtes si maigre ?

— C'est que je possède une recette infailible dont je vous ferai part. Je vous garantis que grâce à ma méthode vous n'emmagasinez pas dans votre organisme dix centigrammes de graisse, quand bien même nos éleveurs doubleraient la dose.

— Vous nous ferez voir cela ?

— Mais quand vous voudrez, et ce ne sera pas long.

— Tout de suite, alors ?

— Volontiers.

Le docteur, moins alourdi que ses compagnons, se leva et alla, dans un des coins de la case, chercher un vase à demi plein d'huile, dans lequel trempaient quelques fibres végétales qu'il alluma.

— Procédons avec ordre. Voici d'abord de quoi nous voir le blanc

des yeux. Pauvres amis ! Vous êtes gonflés comme des outres...

— Enfin, patience !

Tout en causant, le docteur apportait un grand ustensile de terre, pouvant servir de réchaud. Puis un autre plus petit, à orifice étroit, au ventre arrondi en forme de gourde ; puis un tube fabriqué avec une jeuneousse de palmier dont il avait retiré la moelle, et enfin une sorte de panier grossièrement tressé, rempli d'un minéral noirâtre, se présentant sous forme de longues aiguilles brillantes et accolées les unes aux autres.

— Vous avez étudié la chimie, n'est-ce pas, monsieur André ?

— Peu, mais mal, au collège, répondit le jeune homme.

— Moi, dit Friquet, je ne sais que la physique, mais je la connais dans les coins.

— Pas possible !

— Oui, dit gravement le petit homme, non sans une pointe de vanité, je l'ai apprise d'un élève de m'sieu Robert-Houdin.

— Ah ! très bien, reprit imperturbablement le docteur.

« Les méricains sont très friands d'escamotage ; vous aurez un certain succès.

« La substance minérale que vous voyez, mon cher André, est du peroxyde de manganèse.

— Ah ! je ne m'en serais jamais douté.

— Pour vous éviter l'ennui et l'embarras d'une démonstration théorique, je passe d'emblée à la pratique. Vous comprendrez aussitôt, sans trop de difficulté. Je dépose tout d'abord une certaine quantité de peroxyde de manganèse dans ce vase de terre, représentant assez mal une cornue. J'adapte au goulot terminant cette espèce de gourde ce tuyau de bois que j'ai recourbé à la vapeur.

« Je bourre mon fourneau avec ce mauvais charbon qui va tout à l'heure nous enfumer comme des harengs ; c'est moi qui l'ai fabriqué.

« Je l'allume. Cela fait, je dépose sur le brasier ma cornue munie de son tube, et j'attends qu'elle soit portée au rouge sombre.

— Mais, docteur, vous allez faire de... de l'oxygène, si je ne me trompe ?

— Mon ami, vous l'avez dit. Vous êtes en chimie de force à enfoncer Berthelot lui-même.

« Vous êtes intrigués, n'est-ce pas? Vous vous demandez pourquoi et comment je possède ces substances dont l'emploi, savamment combiné, va retarder longtemps le moment de notre passage dans l'estomac des Osyébas? Je n'ai pas de secrets pour vous. J'ai trouvé le manganèse à deux pas d'ici, par hasard. Et, chose bien extraordinaire, il est à peu près chimiquement pur.

« Quant au charbon, comme nos hôtes manquent de poudre, je leur ai vaguement fait entendre qu'il me serait possible de leur en fabriquer.

« J'ai trouvé une essence de bois blanc, que j'ai fait brûler d'après la méthode des charbonniers européens. Je suis, en ce moment, censé rechercher un procédé en rapport avec mes moyens, et mets à profit mes fonctions de directeur de l'École pyrotechnique osyéba, pour agencer mon laboratoire qui me sert à tout autre chose. »

« Vous allez voir. »

Pendant que le docteur parlait, le vase contenant le manganèse était peu à peu passé au rouge sombre.

L'opérateur prit un charbon et le laissa s'éteindre presque entièrement.

Quant il n'y eut plus en ignition qu'un petit point imperceptible, il le présenta à l'extrémité libre du tube.

Le charbon étincela aussitôt, devint éclatant comme la lumière d'un appareil électrique, et se consuma en quelques secondes, tant la combustion fut accélérée par la présence de l'oxygène qui commençait à se dégager.

Friquet était en admiration.

Sans prononcer une parole, le docteur approcha ses lèvres du tube, et se mit à aspirer à longs traits le gaz, dont le dégagement devenait de plus en plus intense.

Ses deux compagnons virent bientôt ses yeux s'allumer et luire comme des escarboncles. Sa respiration devenait rapide, saccadée, sifflante. Tout son corps, dans lequel la vie semblait centuplée, était agité de térépidations.

— Assez! cria André anxieux, assez, vous vous tuez!

— Non pas! répliqua le docteur d'une voix de tonnerre, je brûle mon charbon. *Je maigris!*

LOUIS BOUSSENAUD.

(A suivre.)

LES VILLES DE FRANCE

SAINT-ÉTIENNE

Le voyageur qui part de Lyon pour se rendre à Saint-Étienne et visiter cette ville doit, s'il veut jouir d'un spectacle curieux et nouveau, y arriver la nuit. Il apercevra avant d'arriver des panaches de fumée ou plutôt de flamme qui s'échappent des cheminées et des fournaies des fonderies et des fours à coke. La ville paraît être enveloppée par un immense incendie. De temps à autre, l'on peut voir dans la pénombre obscure une sorte de feu d'artifice qui sème dans l'espace une gerbe d'étincelles. C'est l'effet d'un pilon, marteau géant que l'on appelle un « bessemer », du nom de son inventeur, qui vient de retomber sur un bloc d'acier rougi à blanc. On songe, sans s'en douter, à l'ancre des Cyclopes des temps mythologiques.

Saint-Étienne la nuit mérite d'être contemplé avec le plus grand soin; il n'en est pas de même pendant le jour. Celui qui aime l'archéologie, les vieux monuments vestiges d'une époque éloignée, sera cruellement déçu dans ses espérances; tandis que l'amateur des travaux de l'industrie, celui qui se plaît à voir fabriquer des armes, des blindages de navire, des arbres de couche ou des rails, et enfin les ingénieurs minéralogistes, — sans oublier les négociants en rubans et en étoffes de soie — passeront des heures intéressantes.

Quelque bizarre que soit cette anomalie, c'est dans cette ville malpropre, enfumée, où la suie tombe comme fait la pluie dans les orages, que l'on tisse les rubans multicolores, dont on admire les belles couleurs dans tous les pays du monde.

La première ville manufacturière de la France et de l'univers, c'est Saint-Étienne, que l'on a surnommée le Birmingham français. Son chiffre d'affaires se traduit par plus de trois cent millions de francs.

Située au milieu de montagnes escarpées sans voie de communications naturelles, Saint-Étienne a dû recourir au génie industriel de sa population pour triompher de tous les obstacles qui s'opposaient à son dévelop-

pement. Il y a un siècle, on comptait à peine 30,000 habitants dans la ville; en 1879, le recensement y place 122,000 citoyens parmi lesquels quelques-uns illustres, Fauriel, Jules Janin, Antonin Moyne, Montagny, qui sont venus se faire consacrer à Paris, tandis que d'autres plus simples, Chapelon, Marcellin Allard, se résignaient à vivre et à végéter dans leur ville natale, malgré tout leur talent irrécusable.

Vers le milieu du x^e siècle, la cité se nommait Furania et dépendait de la seigneurie de Saint-Priest; mais avec le temps cette bourgade augmenta et en 1570, lorsque l'amiral Coligny, revenant du Midi, « où il était allé plumer les oisons du Forez, » fit son entrée à Saint-Étienne, en compagnie du roi de Navarre, du prince de Condé et de dix mille reîtres, tout ce qui se trouvait dans les églises fut pillé.

Vingt-cinq ans après, Henri IV revint à Saint-Étienne, et l'on montre encore la maison où il logea.

Sous la Révolution de 1793, Saint-Étienne fut terrorisée comme Lyon, Montbrison et autres cités.

A la chute de la royauté en 1830 et en 1848, comme à celle de l'Empire en 1870, la ville industrielle s'associa aux mouvements révolutionnaires et donna le spectacle d'émeutes assez violentes. Mais ces commotions politiques ne rentrent point dans le cadre de cet article.

Saint-Étienne n'a point un caractère d'originalité particulière. Ses rues — à l'exception de quelques-unes nouvellement percées — sont étroites, sombres, bordées de maisons d'une construction peu élégante. La grande artère qui coupe la ville en deux mesure huit kilomètres. C'est une route très bizarre, dont les habitants parlent comme d'une chose qui ne se voit nulle part.

De nombreux travaux d'édilité opèrent depuis quelques années la transformation des vieux quartiers Ganaha, Gauds, Polignais et Santierre. Les maisons vieilles, enfumées et branlantes de la colline de Sainte-Barbe ont disparu pour faire place au palais des Beaux-Arts, à l'École de dessin, aux Halles et à de belles habitations d'un modèle élégant.

Le ruisseau le Furens, qui roulait à découvert ses eaux couleur d'encre,

a disparu sous une voûte, comme le canal Saint-Martin à Paris, et on voit là une belle promenade qui sert de point d'attraction aux charlatans et à ceux qui les admirent.

Ce qui n'empêche pas qu'il y a, de ci de là, des quartiers qui n'ont pas changé de physionomie et qui rappellent le bon vieux temps.

Les édifices religieux, civils et autres — à l'exception cependant de la manufacture d'armes — offrent peu d'intérêt. L'hôtel de ville, dû aux plans de Bosio, n'a rien de saillant; le palais de justice est à peine achevé et les églises Sainte-Marie, Notre-Dame et Saint-Roch sont d'assez mauvais goût.

Quant aux habitants de Saint-Étienne, rien ne les distingue particulièrement. Leur naturel est tranquille, quoique peu riant. C'est un type lymphatique qui n'a que très peu d'exceptions, même chez les femmes. Et cependant il y a quelques bons vivants dans cette cité industrielle : on les trouve le dimanche dans les faubourgs, s'ébattant dans les guinguettes où ils oublient les travaux parfois rudes de la semaine.

On cite à Saint-Étienne le musée d'artillerie où sont réunis tous les spécimens des armes de guerre depuis

les temps reculés jusqu'à notre époque, et des canons de fusil de toute espèce. Vient ensuite le musée, renfermant une centaine de tableaux de

destiné à protéger la ville contre les débordements de cette rivière.

Ce travail commencé en 1861 a été fait au lieu appelé le « Gouffre d'enfer ». La capacité de ce réservoir est de 1,200,000 mètres cubes. Pour distribuer les eaux dans la ville, on a établi de nombreux conduits qui fonctionnent avec régularité.

Comme la population de Saint-Étienne augmente chaque année et que le premier bassin du Furens ne suffit plus pour la consommation, on est en train, depuis un an,

d'en construire un second, qui sera plus colossal encore.

Ces travaux de maçonnerie, exécutés dans la pierre vive, sont exécutés en moellons et scellés avec de la chaux de Creil. Tout ce barrage, grâce aux soins pris par les architectes, est un vrai monolithe et, du reste, depuis sa mise en état de service — en 1866 — cette muraille n'a subi aucun mouvement et les suintements n'ont paru nulle part.

Tel est l'aspect général de Saint-Étienne. L'espace nous manque pour donner ici des détails sur les mines de charbon, les manufactures d'armes et les fabriques de rubans.

Nous y reviendrons en temps et lieu.

B. ASHER.



La place du peuple, à Saint-Étienne.

prix signés Ribeira, Nattier, Salvator Rosa et autres noms de peintres modernes. Le musée de fabrique est fait



L'hôtel de ville de Saint-Étienne.

pour intéresser les visiteurs commerciaux et industriels. Tout ce qui a rapport à la fabrication des soieries est là, en ordre parfait.

Une des plus grandes curiosités de Saint-Étienne, c'est l'endiguement du Furens, sorte de barrage monumental

AVENTURES PÉRILLEUSES
DE DEUX VOYAGEURS FRANÇAIS
AU DAHOMÉY¹

XVII. — SAUVÉS
PAR L'ANGLE-
TERRE.

Un heureux imbroglio. — La guerre des Ashantees y est pour quelque chose. — Une idée de Bâhadou. — Honneurs le long de la route. — Arrivée à Whydah. — La factorie française. — Tout s'explique. — Promenade à travers Whydah. — Le temple des serpents. — A bord d'une corvette de guerre anglaise.

D'où provenait ce revirement subit et par quels motifs le rentier et le chimiste qu'on avait promenés de coutume en coutume, de sacrifices en sacrifices, et qui devaient être égorgés dans une des sanglantes cérémonies futures, étaient-ils comblés d'attentions, de prévenances, d'honneurs?

On va le savoir :

Nous nous sommes étendu dans le courant de ce récit sur la guerre des Ashantees ; cette guerre dont le roi du Dahomey avait suivi avec perplexité les péripéties, et dans laquelle il aurait voulu voir succomber le

despote des Ashantees, son voisin, son rival, et les Anglais, dont il redoutait les succès parce qu'ils devaient contribuer à mettre les rois de Guinée sous leur dépendance, cette guerre menaçait de lui être

aussi funeste qu'au roi Koffi-Kalkali. Sa duplicité n'avait pas échappé aux Anglais ; la cour de Coumassie s'en était également aperçue, si bien

tensiblement de l'amitié ou de l'indifférence, suivant qu'ils étaient vainqueurs ou vaincus.

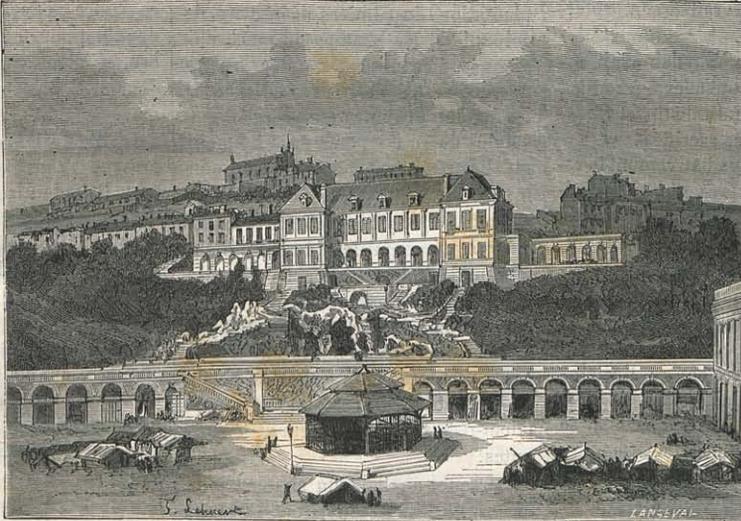
Cette politique, très en usage chez les nègres de l'Afrique centrale, produisit des effets que Sa Majesté dahomane n'attendait point : d'abord celui de refroidir ses relations avec la Grande-Bretagne, ensuite celui d'encourager les troupes débandées, désorganisées de Koffi à faire des incursions sur le territoire dahoman.

Quant à ces dernières, Bâhadou se proposait de leur donner la chasse une fois les coutumes terminées ; en attendant, il envoyait de temps à autre contre elles,

sur les points les plus infestés de la frontière, un corps d'amazones ; mais il ne pouvait penser sérieusement à agir de même vis-à-vis des Anglais, au cas où ceux-ci lui montreraient les dents, et c'est ce qui venait d'arriver, au milieu des coutumes de juin et au moment où il s'y attendait le moins.

De retour à Londres, sir

Garnet Wolseley, en rendant compte de son expédition aux ministres de la reine, signala l'attitude équivoque de Bâhadou : ordre fut aussitôt expédié au commandant de la station de Cape-Coast-Castle d'envoyer une corvette à Whydah pour demander des explica-



École de dessin (colline Sainte-Barbe, à Saint-Etienne.)



Le palais des Arts à Saint-Etienne.

Ashantees, et les Ashantees, qui lui reprochaient de favoriser les Anglais.

En réalité ces reproches étaient fondés ; c'est-à-dire que Bâhadou nuisait aux belligérants d'une façon sourde, et qu'il leur témoignait os-

1. Voir les nos 83 à 104.

tions à Sa Majesté dahomane, l'inviter à se prononcer nettement pour ou contre l'Angleterre, et lui signifier, une fois de plus, la défense formelle d'envahir l'État d'Abéokuta que le Royaume-Uni couvrait de son protectorat.

Le caboucir de Whydah avait apporté ces graves nouvelles à Abomey, la veille du jour où Philistin et Phosphate devaient être sacrifiés!

Bâhadou renvoya hâtivement le caboucir porter au représentant britannique l'assurance de sa profonde amitié pour l'Angleterre, lui recommandant, sous peine de la vie, de ne pas ébruiter les menaces qu'il venait de transmettre, et songea à prévenir le péril qui le menaçait.

Accepter la guerre contre l'Angleterre, il n'y fallait point penser, l'exemple de Koffi le lui criait; se courber sous les menaces de cette puissance prépotente, c'était une humiliation qui révoltait son orgueil; il résolut de chercher des alliés en Europe, afin d'amener ceux-ci à intervenir en sa faveur, et c'est alors qu'il jeta les yeux sur le rentier et le chimiste, dont il se proposait de trancher les têtes le lendemain.

Avec cette finesse mêlée de grossière naïveté propre aux noirs de la côte occidentale d'Afrique, il s'était dit qu'en graciaient les deux blancs il gagnerait leur reconnaissance et en ferait ses créatures; que ceux-ci iraient célébrer chez eux sa générosité, sa magnanimité, et qu'avec leur aide il obtiendrait du gouvernement français des armes perfectionnées, sans lesquelles toute résistance contre les Européens était désormais impossible, et, qui plus est, une alliance efficace.

— L'Angleterre m'interdit d'attaquer Abéokuta; pourquoi la France n'interdirait-elle pas à l'Angleterre d'attaquer le Dahomey? se dit-il.

Et sur cette idée, qui lui sembla un chef-d'œuvre de logique dans son royal esprit, il bâtit, en collaboration avec son méhou, la combinaison politique qu'il exposa superficiellement au rentier et au chimiste, sans leur en dévoiler les motifs secrets.

Philistin et Phosphate étaient partis d'Abomey le 16 juin; ils arrivèrent à Whydah le 22, sans incident digne d'être rapporté et après s'être arrêtés successivement à Cannah, Aquisabam, Toffoa, Allada et Xavy où on leur

fit l'accueil le plus empressé, le plus respectueux, où on leur offrit des vivres frais pour eux et leur escorte.

Dans cette dernière localité, une des plus belles du Dahomey, — où les plantations de palmiers oléagineux, de cotonniers, les champs de maïs, d'ignames, de manioc, s'étendent à perte de vue, — les prêtresses féticheuses les régalerent d'une danse symbolique suivie de cris perçants, honneur qu'elles réservent généralement pour les hauts personnages.

Philistin et Phosphate ne s'expliquaient pas ce qui leur arrivait, d'autant qu'ils étaient incapables d'entendre un mot du baragouin qu'on parlait autour d'eux avec une volubilité intarissable; mais l'important n'était pas de comprendre : c'était de sortir de l'enfer dahoman; aussi comptaient-ils les jours, les heures, les minutes.

Lorsque, au bout du sixième jour de voyage, ils découvrirent l'Océan, malgré les douleurs cruelles que leur avait causées à tous les deux leur navigation de Saint-Nazaire à l'embouchure du Volta, ils pleurèrent de joie.

A Whydah, le caboucir les reçut presque comme des ambassadeurs et, sur leur demande, les conduisit à la factorerie française, où ils se débarassèrent de leur escorte en lui abandonnant les filières de cauris que le roi leur avait données, et où ils trouvèrent un accueil presque fraternel mêlé d'une vive curiosité.

D'où venaient-ils?

Comment se trouvaient-ils au Dahomey?

Qui les avait conduits à Abomey?

Autant de questions auxquelles ils répondirent en racontant leur odyssée.

Le directeur, un Français, ne put les renseigner sur le *Sapajou*, que personnellement n'avait vu au large. En revanche, il leur donna la clef du mystère qui les enveloppait en leur racontant la démonstration menaçante qu'était venue faire la corvette anglaise à propos des agissements louches de Bâhadou pendant la guerre contre les Ashantees.

Tout s'expliquait pour le rentier et pour le chimiste.

Impatients de quitter ce pays dont le sol leur brûlait les pieds, et n'étant encore qu'aux trois quarts assurés de

leur salut, ils supplièrent le directeur de les repatrier.

Ce dernier leur proposa d'attendre le navire de sa maison, qui les ramènerait à Marseille; malheureusement ce navire ne devait arriver qu'à la fin de juillet pour ne repartir qu'en octobre, et ils ne voulaient à aucun prix demeurer plus longtemps au Dahomey.

D'ailleurs ils étaient sans ressources, presque sans vêtements; d'autre part, Bâhadou leur avait signifié l'ordre de partir tout de suite pour revenir plus tôt; il fallait donc qu'ils partissent sans retard.

Le directeur de la factorerie le comprit, et leur offrit d'envoyer demander au capitaine de la corvette anglaise, qui était encore en rade et ne devait lever l'ancre que le lendemain après avoir embarqué des légumes, s'il consentirait à les prendre à son bord.

— Il vous conduira à Cape-Coast-Castle ou à Sierra-Leone, leur dit-il; là vous trouverez certainement soit un autre vaisseau britannique qui vous transportera à Portsmouth, d'où vous vous ferez facilement repatrier par le consul de France, soit un navire français à destination d'un port quelconque de notre pays.

Philistin et Phosphate acceptèrent sans hésiter et, séance tenante, le directeur de la factorerie envoya une pirogue à la corvette avec un de ses employés qui parlait un peu l'anglais.

L'employé revint au bout de trois heures, pendant que nos voyageurs étaient à table à la factorerie.

Le capitaine anglais consentait et autorisait le rentier et le chimiste à monter, le lendemain, dans sa poste aux choux, lorsque celle-ci porterait à la corvette des vivres frais.

On leur aurait donné un million qu'ils n'auraient pas témoigné plus de bonheur.

Ils dormirent comme des marmottes sur deux paillasses de paille de maïs qui leur parurent les lits les plus moelleux sur lesquels jamais mortel eût étendu ses membres.

Le lendemain, au lever du soleil, ils étaient debout.

Comme ils avaient sept ou huit heures devant eux, ils en profitèrent pour visiter la ville, que leur compatriote voulut leur montrer.

Whydah est considérée comme la seconde place du Dahomey.

Situées sur un plateau légèrement incliné, à une lieue environ de la mer, elle occupe, ainsi que la plupart des cités des régions équatoriales, un vaste espace, non seulement parce que ses maisons sont basses et qu'on en compte peu ayant un étage au-dessus du rez-de-chaussée, mais parce qu'elles sont presque toutes entourées de jardins plus ou moins étendus, selon la richesse du propriétaire.

Les uns lui donnent vingt-cinq mille habitants, les autres vingt mille; ces derniers sont plus dans le vrai.

Bâtie très irrégulièrement, sans plan, sans symétrie, Whydah est divisée en huit quartiers ayant chacun un chef dépendant du caboucir et de l'Iavougan ou vice-roi. C'est ce qui a fait dire à quelques voyageurs qu'elle est un *assemblage de villages*.

Ses constructions ne diffèrent que par les proportions : ce sont des cases en une sorte de terre glaise abondante dans le pays, qui acquiert une grande dureté au soleil quand elle a été bien pétrie, et recouvertes d'un toit en pente, faisant saillie, sur lequel s'étend une épaisse couche d'herbes sèches.

Chaque habitation est entourée d'un mur également en glaise.

Généralement, c'est le cas des gens riches, une enceinte renferme plusieurs cases.

Par exemple, il y en a autant que de femmes dans une habitation : le sérail est remplacé là par un régime cellulaire, c'est-à-dire que chaque femme a une case particulière, où elle reçoit son époux et maître.

Des poules, des pores, des chiens, parfois une vache, des canards, des pigeons sont les seuls animaux domestiques qu'on voit dans les enceintes.

L'ameublement des cases est primitif : lit-divan très bas, en bambou, en palmier, ou simplement une natte de jonc, desalebasses, des vases ou jarres en terre rouge de diverses grandeurs, souvent une zagaie, un fusil tromblon, un sabre recourbé, des instruments aratoires chez les esclaves, un métier à tisser chez les femmes, un ou deux escabeaux sculptés, découpés avec plus ou moins de richesse, suivant le rang du propriétaire, voilà sa composition.

Quand un Dahoman va en visite, il fait porter son escabeau devant lui par un de ses esclaves, c'est pourquoi, ce meuble est souvent très orné.

Si le Dahoman ne prenait pas cette précaution, il risquerait d'être obligé de s'asseoir par terre.

On reçoit rarement dans l'extérieur des cases à Whydah ; c'est à l'intérieur, sous l'espèce de véranda formée par la saillie du toit, et que soutiennent quelquefois de légers piliers de bois, que l'on cause, que l'on fait ses réceptions.

L'iavougan lui-même, dont l'habitation n'est qu'un amas de huttes dans une enceinte ombragée de gigantesques cotonniers, ne donne audience que sous sa véranda, et ne sort jamais sans son escabeau.

Au temps où la ville était à peu près franche, l'Angleterre, le Portugal, la France y avaient trois fortins défendus chacun par une petite garnison ; aujourd'hui, ces fortins sont transformés en pacifiques factoreries, leurs fossés ont été comblés par les broussailles, et il ne reste de leur attirail formidable que quelques vieux canons de fer rouillés, cachés sous les herbes.

Le fortin français, qui fut bâti par la Compagnie des Indes, est le plus grand des trois ; il domine ce qu'on appelle le *quartier français*, à l'ouest de la ville.

Whydah possède un marché animé. Tout le commerce de la ville est concentré. Son aspect rappelle vaguement les bazars d'Asie.

Des nègres et des négresses y vendent, sous de petites boutiques de bambous, du poisson salé, de la viande de porc, de chien, de mouton, de bœuf, des poulets, des canards, des pigeons, des œufs, du riz, du sel, des boules de pâte de manioc, des légumes, des fruits, du rhum et autres victuailles ou boissons, et les marchandises fabriquées ou importées dans le pays, dont le roi ou l'iavougan ne se sont pas réservés la vente : étoffes de laine, de coton, ornements, parures, verroteries, foulards, écharpes aux couleurs éclatantes.

Toutes les transactions se font avec des cauris.

Le seul lieu, nous n'osons dire le seul monument curieux de Whydah, est le Temple des Serpents, construit au milieu d'un bouquet de cotonniers,

à peu de distance du fortin français.

C'est un pavillon en poivrière, haut de vingt-cinq à trente pieds, large de quarante à cinquante, percé de deux ouvertures opposées, où une centaine de boas de moyenne taille vivent en toute liberté.

Matin et soir, les fidèles viennent apporter des offrandes aux féticheurs desservants de ce temple, qui habitent près de là dans un couvent, et adorer les reptiles, auxquels nul ne toucherait impunément, occupât-il un rang élevé.

Lorsqu'un de ces serpents s'éloigne trop de son sanctuaire, un féticheur, ou, à son défaut, une féticheuse court après lui, le conjure de rentrer, le prend dévotement entre ses bras et le reporte dans son domicile sacré avec tous les égards dus à sa qualité de divinité.

Philistin et Phosphate examinèrent ces choses d'un œil moins attentif que s'ils eussent été exempts de toute préoccupation, et, l'heure venue, par une embellie qui devait leur faciliter le passage de la *barre*, ils dirent adieu au directeur de la factorerie, le remercièrent de ses bons soins, et montèrent dans une pirogue qui les transporta à la poste aux choux de la corvette. Une demi-heure après, ils sautaient sur le pont du bâtiment anglais, où le capitaine et ses officiers les recevaient cordialement.

— Sauvés ! s'écria le rentier avec un sentiment inexprimable de soulagement.

— Sau... sauvés ! répéta de même le chimiste en soupirant bruyamment.

Le soir, la corvette quittait la rade.

ARMAND DUBARRÉ.

(A suivre.)

LE JOURNAL POUR TOUS

Sous ce titre, il paraît régulièrement chaque semaine une belle publication de grand format, d'un bon marché exceptionnel. Les 16 pages du *Journal pour tous* ne sont vendues chez tous les libraires de France que 30 centimes. Chaque numéro contient 8 pages de gravures sur les actualités, les voyages, les beaux-arts. Le texte est également du plus grand intérêt.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

DU CAPITAINE

DUMONT D'URVILLE

SUR LA CORVETTE L'ASTROLABE

Raconté par lui-même.

CHAPITRE XIX

EXPLORATION DE LA CÔTE SEPTENTRIONALE
DE LA NOUVELLE-GUINÉE

... Quelle différence de notre navigation actuelle avec celle des journées précédentes !... Par le plus beau temps du monde, nous sommes doucement poussés sur une mer paisible. Un ciel pur, un horizon bien terminé, permettent à nos regards avides d'interroger les terres à une distance énorme, et nous sommes enfin délivrés des inquiétudes continuelles auxquelles nous étions en proie. Pour combler mes vœux, le disque de la lune est à peu près complet, sa douce lumière supplée durant la nuit à l'absence du soleil ; le cas échéant, elle pourrait même suffire pour nous faire éviter toute rencontre dangereuse.

... Vers cinq heures, les naturels, qui nous observaient depuis longtemps et qui s'étaient sans doute consultés sur ce qu'ils devaient faire, jugèrent probablement l'instant favorable pour faire main basse sur la grosse pirogue qui venait flotter si près de leurs côtes. Ils s'embarquèrent dans une vingtaine de pirogues qui portaient chacune de trois à huit hommes, et s'avancèrent vers nous de toute la vitesse de leurs pagaies. Ils étaient armés d'arcs et de flèches et n'apportaient absolument rien autre chose ; aussi je n'eus pas le moindre doute sur la nature de leurs intentions et je m'apprêtai à les repousser. Arrivés près de la corvette, ils s'avancèrent avec circonspection et s'arrêtèrent à la distance d'une demi-encablure pour s'entr'attendre. En même temps ils nous firent longtemps des signes pour nous engager à aller à terre, en criant et discutant à haute voix les uns avec les autres.

Je les laissai faire, décidé à ne point les effrayer s'ils se montraient bien disposés, mais en ayant soin de me tenir sur mes gardes. Je leur adressai même quelques démonstrations amicales qui ne produisirent aucun effet.

Au bout d'un quart d'heure, ennuyés sans doute de voir que je ne conduisais point le navire à terre suivant leurs désirs, un des sauvages de la pirogue la plus avancée lança une flèche qui vint tomber aux pieds d'un groupe d'officiers postés sur la dunette.

Je n'attendais que ce signal ; à l'instant je fis tirer par-dessus cette pirogue deux coups de fusil chargés à balle qui leur firent aussitôt tourner le dos à la corvette et ramer vers le rivage. Pour leur imprimer plus de terreur et me débarrasser tout à fait de leurs importunités, je fis tirer en outre par-dessus leurs têtes un coup de canon chargé à mitraille et pointé à toute volée. Alors ils poussèrent des cris de détresse, redoublèrent d'efforts pour s'éloigner ; l'on en vit même qui, pour se soustraire au danger, quittèrent leur pirogue pour sauter à l'eau et se mettre à la nage. Du reste aucun d'eux ne fut blessé, car nous vîmes les balles et la charge de la mitraille tomber bien au delà des pirogues.

Ces sauvages sont de moyenne taille ; par les traits, le teint et la tournure, ils ressemblent fort aux habitants de la Nouvelle-Irlande. Chez quelques individus, la chevelure se rapproche de celle des Papous, mais sans avoir son ampleur démesurée. Des bracelets ornent leurs bras ; leurs pirogues sont petites, grossièrement taillées et ornées d'une proue sculptée. Ces naturels paraissent en général aussi misérables que méchants et perfides.

Des baleines se jouent à la surface des flots, et les gerbes d'eau qu'elles lancent par leurs événements, imitant de loin l'effet des brisants, tiennent souvent notre vigilance en haleine.

... Grâce à la précaution que j'avais prise de nous élever beaucoup au sud et de nous tenir en garde contre le courant qui menaçait de nous faire manquer le mouillage de Doreï, ce courant eut peu d'action sur nous pendant la nuit. Dès qu'il fit jour, nous laissâmes peu à peu porter vers le port Doreï, dont nous étions encore à près de dix lieues. Nous marchions fort lentement avec une légère brise du sud-est ; mais le courant doublait heureusement notre vitesse, de sorte qu'à quatre heures du soir nous pûmes donner dans le canal formé par la côte de Mana-Souari et la côte de Guinée.

Là nous fûmes surpris par un calme plat. Je tremblais d'être exposé à manœuvrer de nuit de grosses ancrs le long de ces côtes dangereuses. Je fis armer les avirons de galère et, favorisés par le flot, nous atteignîmes à six heures et demie le même mouillage que nous avions accepté trois ans auparavant, au fond du havre Doreï, alors que l'*Astrolabe* s'appelait la *Coquille*. On doit juger de la satisfaction que nous éprouvâmes en nous voyant solidement affourchés au fond de ce tranquille bassin. Nous venions de terminer un travail de la plus haute importance, et nous voguions désormais si près d'une colonie européenne, de l'hospitnière Amboine, que nous regardions déjà nos épreuves comme arrivées à leur terme. Nous comparions surtout avec délices notre position actuelle avec la perspective qui s'offrirait à nous lorsque nous échappâmes aux récifs de Tonga-Tabou. Aux inquiétudes d'une navigation longue et périlleuse succédaient désormais les souvenirs des dangers affrontés, et la jouissance d'avoir accompli de grands travaux géographiques !...

Du moment où nous donnâmes dans le chenal, un grand nombre de pirogues vint nous accoster avec confiance, et les sauvages nous traitèrent comme d'anciennes connaissances. Malheureusement, attirés par la simple curiosité, ils ne nous apportèrent pas la moindre espèce de vivres frais, pas même un poisson. Il fallut encore nous contenter de prendre en soupirant notre triste ration de haricots et de lard salé du bord. Sans être gastronome, j'ai toujours trouvé ce régime diététique peu agréable ; et cette fois, à deux doigts de la terre dont la brise nous apportait les fraîches émanations, après l'espoir dont je m'étais flatté, cet ordinaire me parut doublement affligeant. Par une sorte de compensation, toute la nuit, comme pour célébrer notre arrivée, les hôtes emplumés des forêts voisines de notre mouillage ne cessèrent de faire entendre leurs mélodieux accents, et nous étions pour ainsi dire doucement bercés au son de cette musique aérienne.

1. Voir les nos 79 à 104.

CHAPITRE XX

SÉJOUR AU HAVRE DOREI

... Un grand nombre de pirogues ont environné la corvette, et les sauvages ont sur-le-champ communiqué librement avec nous. Plusieurs d'entre eux se sont parfaitement rappelés le navire, et ils en agissent avec nous comme avec des personnes de leur connaissance. Toutefois, parmi nous, personne n'a eu l'occasion de reconnaître un ancien ami. Bien différents des peuples de Taïti, de la Nouvelle-Zélande, de Tonga, ces insulaires

conservent toujours une sorte de réserve, on pourrait dire de défiance innée, qui les empêche de se lier avec les Européens. Il est vrai que leur misère, leur saleté et leur ignorance profonde ne sont guère capables d'engager ceux-ci à leur faire des avances d'amitié bien suivies; enfin l'extrême jalousie de ces naturels concernant leurs femmes est encore un obstacle péremptoire à ce qu'ils communiquent plus intimement avec les étrangers. Il est bien singulier que, dans tout l'océan Pacifique, les races noires, où les femmes sont communément hideuses, soient les seules chez les-

quelles les hommes tiennent aussi rigoureusement à soustraire leurs femmes, mariées ou non, aux regards des Européens.

Ces Papous montraient autant d'empressement et plus d'habileté encore dans leur commerce qu'à l'époque de notre passage sur la *Coquille*. Les oiseaux de paradis devinrent bientôt l'objet presque unique de tous ces marchés. Par l'avidité des Français, ces objets, qui dans les circonstances ordinaires ne valent pas plus d'un schelling, montèrent dès le premier instant aux prix de trois à cinq piastres, c'est-à-dire que la valeur fut sur-



AVENTURES PÉRILLEUSES AU DAHOMEY. — La cachette.

le-champ portée à vingt fois au-dessus de son cours habituel. Quelques années auparavant, MM. les Papous étaient enchantés de recevoir en paiement des bracelets en fer-blanc bien luisant et des couverts en composition; mais cette fois ils rejetèrent avec dédain ces articles lorsqu'on voulut leur en offrir. Les piastres seules, les piastres d'Espagne à colonnes étaient admises en paiement, en concurrence avec des étoffes d'une valeur à peu près équivalente.

On sera sans doute curieux de savoir ce que ces hommes voulaient faire de piastres : des bracelets. Comme ils ne connaissent point les moyens de fondre ni de couler l'argent, ils se contentent de le ramollir au feu de la forge, et ils le battent ensuite pour en fabriquer ces ornements. On sent bien qu'ils doivent faire un gaspillage considérable de ce précieux métal, aussi ne leur faut-il pas moins de trois ou quatre pièces pour fabriquer un

bracelet ordinaire. Ces sauvages, laids, sales et mal bâtis, ordinairement nus, portent quelquefois dans leurs grands atours jusqu'à trois ou quatre bracelets à chacun de leurs bras, suivant leur fortune. Du reste, notre séjour leur aura procuré sans doute plus d'argent qu'ils n'en avaient encore vu jusqu'alors, car je ne crois pas exagérer en estimant à cinq cents piastres le nombre total de ce qu'ils reçurent pour leurs oiseaux de paradis.

Du temps de la *Coquille*, j'avais coutume de faire, sous les vastes forêts qui avoisinent la baie, d'abondantes récoltes d'insectes rares et curieux et de papillons aux brillantes couleurs; mais cette fois je fus moins heureux. Bien que je me retrouvasse en ces lieux à la même époque, il paraît que quelque temps avant notre arrivée la saison avait été fort pluvieuse. Le sol était souvent fangeux et très peu praticable; les localités elles-mêmes avaient subi de si étranges altérations

qu'il me fut impossible de retrouver l'endroit où j'allais à l'affût des monocoques. Cette humidité générale empêchait les oiseaux et les diverses races d'insectes de voltiger en aussi grand nombre que je l'avais jadis observé. Dans ma promenade, il est vrai, j'entendis les cris glapissants de plusieurs émeraudes mâles, mais, retranchés sur les sommets des arbres les plus élevés, il était fort difficile de les apercevoir et presque impossible de les atteindre.

... Le commerce des oiseaux de paradis a continué, mais il n'y a guère eu que MM. Jacquinot, Lottin et Bertrand qui aient pu s'en procurer en échange de vases de porcelaine, qui tout à coup sont devenus des objets de haut prix pour MM. les Papous. Les autres étaient obligés de solder en belles et bonnes piastres.

Un de ces naturels, qui m'a paru avoir quelque crédit parmi ses concitoyens et plus d'intelligence que la

plupart d'entre eux, m'a demandé en mauvais malais combien de temps nous resterions encore à Doreï. Sur l'assurance que je lui ai donnée que nous ne partirions pas avant neuf jours, il m'a appris que deux pirogues allaient mettre à la voile pour Embarbaken afin d'en rapporter une nouvelle provision d'oiseaux. C'est de cet endroit, situé à soixante milles environ de Doreï, que les naturels nous parlaient lors du séjour de la *Coquille* comme du point où l'on se procurait aussi le plus grand nombre d'émeraudes. Il est probable qu'à Embarbaken ces oiseaux sont plus fréquents et surtout plus faciles à approcher qu'à Doreï, car ici les courtes flèches des naturels ne pourraient jamais les atteindre sur le sommet des grands arbres qui composent toutes les forêts du pays.

Les insulaires ont commencé à apporter un peu de poisson, et je les ai encouragés à continuer en les payant libéralement; cette ressource serait pour nous d'autant plus précieuse que notre pêche est très ingrate.

A neuf heures et demie je suis descendu à terre du côté de Fanidi, et j'ai couru les bois pendant six ou sept heures sans faire aucune rencontre intéressante. Tout était trempé par la pluie, le sol était fort glissant et souvent submergé. Les oiseaux se montraient peu, ainsi que les insectes.

Deux naturels m'avaient accompagné dans le commencement de ma course, et j'étais très étonné de l'air timide et cauteleux qu'ils prenaient dans ces bois que je parcourais journellement avec tant de confiance. Ils me firent entendre qu'ils redoutaient la rencontre des Arfakis, les habitants des montagnes et leurs ennemis jurés. Ces hommes parcoururent les forêts et viennent quelquefois jusqu'aux portes des Papous pour tâcher de les surprendre. S'ils sont les plus forts, ils tombent sur les Papous, leur coupent la tête et l'emportent en triomphe chez eux. De leur côté les Papous cherchent à leur rendre la pareille; mais ce cas-ci doit être plus rare que l'autre, car les Papous sont des gens timides, et je ne pense pas qu'ils s'aventurent souvent sur les brisées de leurs rivages.

Mes deux compagnons marchaient

constamment l'oreille au guet, faisant avec leurs pieds nus le moins de bruit possible, et leurs flèches en arrêt au plus léger bruissement des feuilles. Ils paraissaient très vexés du peu de précautions que nous prenions pour dissimuler notre marche; mais leur inquiétude devint excessive lorsque nous entendîmes tout à coup un bruit confus de voix sauvages à quelque distance de nous. Nos deux Papous voulurent prudemment prendre la fuite; mais, rassurés par la vue de nos fusils que nous tîmes armés, ils nous suivirent en se tenant derrière nous. Bientôt nous nous trouvâmes sur un petit monticule plus dégagé que le reste de la forêt, où quatre ou cinq sauvages étaient occupés à essoriller deux sangliers et quelques phalangers. Nos deux compagnons reconnurent dans ces hommes des camarades occupés à chasser dans la forêt, et ils restèrent à causer avec eux de leur capture et d'autres affaires. Pour moi, après avoir recommandé aux chasseurs de porter les sangliers à bord, en leur assurant qu'ils seraient généreusement payés, je continuai ma promenade dans la forêt.

En effet, le plus petit des sangliers fut apporté le soir à bord et je le payai deux piastres pour engager les sauvages à en apporter d'autres; mais ils ne revinrent point. Le commerce des oiseaux était beaucoup plus productif pour eux et leur coûtait moins de peine; sans compter qu'il ne les privait point d'un aliment qui paraît rare et très recherché de ces insulaires.

Quatre jeunes Papous, à qui j'avais promis en récompense quelques bagatelles, devaient me conduire aux lieux que fréquentaient les oiseaux de paradis.

Après avoir marché durant dix minutes dans une agréable vallée qui borde le rivage, on arrive à une pente assez rapide, mais médiocrement élevée et généralement couverte de très grands arbres. Les pluies avaient rendu le sentier très glissant et difficile à pratiquer. Quand on a gravi à la hauteur de cent toises environ, l'on se trouve sur une espèce de plateau habité et cultivé par une tribu d'Arfakis, amie des Papous de la plage. Toutefois une défiance réciproque règne toujours entre ces deux peuplades. Lors du voyage de la *Coquille*, quand je dé-

couvris pour la première fois la résidence de cette tribu, les Papous de la plage employèrent tous les moyens possibles pour m'empêcher d'avoir aucune communication avec ces montagnards, tantôt m'affirmant qu'ils allaient me tuer et me couper la tête, tantôt me disant que c'étaient des imbeciles semblables aux animaux, incapables d'entendre mon langage, pas plus que le leur, et qui ne méritaient que mon mépris. Il était évident que ces Papous désiraient conserver le monopole du commerce, et paraissaient très contrariés de voir les Arfakis participer aux avantages qu'ils retiraient de leurs relations avec nous.

A cette époque, la tribu tout entière des Arfakis, qui me parut composée d'environ cent cinquante personnes, habitait deux immenses cabanes en bois perchées sur des pieux de trente ou quarante pieds de hauteur, et dans lesquelles on montait par une pièce de bois entaillée. Cette pièce de bois se retirait durant la nuit et aux approches de l'ennemi. Chaque famille avait une cellule particulière, et chacune des cabanes ou hangars contenait une vingtaine de cellules.

Ces Arfakis me reçurent alors avec beaucoup de politesse, et, plus hospitaliers que les Papous, ils m'offrirent même quelques rafraîchissements, ce que les autres n'avaient point l'habitude de faire.

Aujourd'hui ces deux grands hangars sont abandonnés et en ruines. Les Arfakis se sont logés dans cinq édifices plus petits, construits dans le même genre, mais moins élevés et situés à deux ou trois cents pas plus loin. Ces hommes sont venus amicalement au-devant de moi et m'ont offert quelques rafraîchissements; mais je les ai remerciés et j'ai passé outre.

Bientôt nous nous sommes retrouvés au milieu des vastes et sombres forêts; alors mes guides m'ont assuré que là se trouvaient les oiseaux que je cherchais. Soit à cause de la pluie qui avait tombé dans la nuit, soit pour tout autre motif, je ne vis aucun de ces brillants volatiles et je n'entendis même pas leur cri habituel : *Koua, koua*, si perçant et si remarquable parmi tous les autres chants d'oiseaux. Ces forêts, peu garnies de sous-bois, sont faciles à traverser et présentent même une promenade agréable sous leurs immenses et impénétrables d-

mes de verdure au moment le plus brûlant de la journée.

Après avoir marché à grands pas durant plus de deux heures, après avoir franchi plusieurs ravins et quelques fourrés très épais, sans faire aucune rencontre intéressante, nous descendîmes par une pente beaucoup plus douce que celle que nous avions suivie en montant, et nous nous retrouvâmes sur le bord de la mer, près de l'entrée du canal de Doreï, entre le cap Wakalo et la pointe Ambla.

M. Quoy a tué un émeraude qui n'avait encore que les deux filets de la queue et la gorge métallique, sans ces flancs orangés qui donnent tant de prix à sa robe comme objet de parure. Divers autres chasseurs ont tué plusieurs colas et gouras ou pigeons couronnés.

... Nous nous occupions paisiblement des apprêts du départ, lorsqu'à neuf heures et demie du matin nous entendîmes tout à coup des cris aigus du côté de la chaloupe. Plusieurs de nos hommes parurent en désarroi à la plage, criant de toutes leurs forces qu'ils étaient attaqués à coups de flèches par une troupe de sauvages. L'un d'eux, dans sa frayeur, s'écria que la chaloupe était crevée et s'élança à la nage pour regagner le bord.

A cette sinistre nouvelle, je fis sur-le-champ embarquer dix ou douze hommes armés pour aller au secours des chaloupiers, et en même temps je fis tirer un coup de caronade chargée à boulet pour rappeler ceux qui se trouvaient à la chasse.

Dès le premier moment d'alarme, les enfants des sauvages qui restaient à bord s'étaient enfuis dans leurs pirogues avec précipitation, frappés d'épouvante et criant d'un ton de terreur : *Arfaki, Arfaki!* Un instant après, la chaloupe parut hors de l'entrée du ruisseau et fut de retour avec le grand canot, ramenant le matelot Bellanger grièvement blessé d'un coup de flèche. Ce trait, qui était un simple roseau garni d'une pointe très acérée, était entré par le dos, avait profondément pénétré dans les chairs, et était ensuite tombé dans le mouvement que Bellanger avait fait pour s'enfuir.

Après avoir repris leurs sens, Quemeret et Vigneau racontèrent qu'étant tous les deux occupés à puiser de l'eau avec Bellanger, ils avaient tout à coup vu celui-ci tomber percé par la flèche.

Au même instant, deux sauvages s'étaient précipités au milieu d'eux pour se saisir d'un seau qu'ils avaient à la main. Nos hommes s'étaient enfuis en toute hâte vers la chaloupe, et de leur côté les sauvages avaient disparu à travers la forêt. Les hommes que j'avais envoyés dans le grand canot n'avaient rien pu découvrir, et s'étaient contentés de ramasser la flèche meurtrière, qu'ils m'avaient apportée et que j'ai conservée.

D'après ce récit, il me parut vraisemblable que c'était aux Arfakis seuls, habitants des montagnes et ennemis jurés des Papous, que nous devions attribuer cet outrage. Les cris des enfants en quittant le navire et la conduite constamment amicale des Papous donnaient un nouveau poids à cette opinion.

Toutefois, pour ne négliger aucune des précautions nécessaires en pareille circonstance, et pour protéger le retour de nos chasseurs, j'expédiai le grand canot bien armé vers le village de Doreï, sous les ordres de MM. Gresien et Paris. Je leur donnai l'ordre de se tenir à bonne portée du village et d'observer avec soin les mouvements des naturels; si ces mouvements étaient évidemment hostiles, ils devaient revenir sur-le-champ à bord; sinon, leur consigne était de ne faire eux-mêmes aucune démarche suspecte ni imprudente, et d'attendre paisiblement le retour des chasseurs pour les ramener à bord. Au cas où les naturels eussent agi hostilement, j'étais décidé à conduire immédiatement la corvette près de leur village pour le détruire de fond en comble, un châtement prompt et sévère pouvant seul arrêter ces insulaires dans le cours de leurs attentats.

... Bientôt M. Bertrand arriva tout tremblant d'effroi dans une petite pirogue conduite par le capitaine Oukema, le seul Papou qui dans cette alerte eût osé se hasarder à venir à bord. L'honnête capitaine se tenait à la pêche; au bruit du canon et au son des conques qui résonnaient parmi les sauvages, il s'était rapproché des villages, avait pris M. Bertrand dans sa pirogue et avait eu la complaisance de le ramener à bord. Celui-ci avait vu tous les habitants des deux villages prêts à prendre la fuite dans les bois; les hommes étaient armés de toutes pièces, les femmes et les enfants étaient

chargés des ustensiles les plus nécessaires. Ces malheureux semblaient redouter à la fois l'irruption des Arfakis et la vengeance des Européens.

Enfin, vers onze heures et demie, le grand canot fut de retour à bord, ramenant, sains et saufs, les trois derniers chasseurs qui nous manquaient encore. Ces messieurs n'avaient rien observé qui pût donner lieu au moindre soupçon sur la bonne foi des naturels...

Alors le bon Oukema s'efforça de nouveau, moitié en malais qu'il parlait passablement, moitié par gestes, de me convaincre que les Arfakis seuls avaient pu commettre cet attentat contre nos hommes. Ces Arfakis, leurs ennemis irréconciliables, parcourent les bois, se tiennent à l'affût pour surprendre un Papou; quand ils réussissent, ils le percent de flèches, puis s'élançant sur leur victime, lui tranchent la tête et l'emportent en triomphe pour la suspendre aux portes de leurs cabanes. Mais les Papous en agissent de même avec leurs ennemis, et les têtes que nous avons remarquées sur quelques-unes de leurs cabanes et sur leurs tombeaux provenaient de cessorts d'expéditions.

Du reste notre capitaine assurait que ni les Papous ni les Arfakis n'étaient anthropophages. Mais les *Harfours*, habitants de l'intérieur, ne se font aucun scrupule de cette pratique horrible; ce sont eux qui tuent les oiseaux de paradis et les vendent aux Papous pour des haches, des couteaux et des étoffes; le principal entrepôt de ce commerce paraît être à Embarbaken. Les Arfakis ne tuent point d'oiseaux de paradis, mais ils cultivent une grande quantité de tabac.

A mon tour je mis en usage toute mon éloquence pour persuader à Oukema que les Papous n'avaient rien à redouter de nous, et pour gage de mes bonnes dispositions je lui fis présent de deux mouchoirs et d'une médaille de bronze dont je lui expliquai la destination. Il suspendit la médaille à son cou et nous les deux mouchoirs autour de sa tête en façon de turban; puis il me demanda la permission d'aller les montrer à ses compatriotes.

M. Gaimard avait, au premier abord, jugé l'état du blessé alarmant en ce que la pointe de la flèche avait pénétré près des poumons; mais en examinant plus attentivement la blessure

elle lui donna plus d'espoir. Oukema voulut voir la flèche et la blessure; après un examen sérieux, il déclara que ce ne serait rien. Il nous expliqua, avec beaucoup de sagacité, dans quel cas de semblables blessures peuvent devenir dangereuses et même mortelles.

Nous avons terminé tous les préparatifs nécessaires pour que notre départ puisse avoir lieu demain de bon matin. Les naturels ont quitté le navire fort tard et le capitaine s'est retiré le dernier de tous, après nous avoir fait ses adieux le cœur gros de soupirs. Il est vrai qu'il avait bu un peu trop copieusement de l'eau-de-vie (*rak*) dont il était très friand, et que ses libations avaient pu donner une nouvelle énergie à sa tendresse.

DUMONT D'URVILLE

(A suivre.)

CHRONIQUE DES VOYAGES ET DE LA GÉOGRAPHIE

Les mines de la Guyane. — Dans la Guyane française, dit le journal anglais *The Colonies and India*, l'exploitation de gisements aurifères a commencé en 1836, et dans les six années qui ont suivi on a obtenu environ 13,120 onces d'or. Quelques années plus tard, les Hollandais se sont mis à exploiter des gisements de la même nature dans leur colonie, et dans les deux années qui se sont terminées en 1877 ils ont exporté à Amsterdam de l'or pour une valeur de 25,000 livres sterling.

Des résultats plus considérables encore ont été obtenus dans le territoire de Venezuela. On y a recueilli en 1869 environ 20,000 onces de précieux métal et l'introduction de moyens d'exploitation plus perfectionnés en a, dans les dix années suivantes, considérablement augmenté les produits. Une foule de mineurs de Cornouailles, de Californie, de la Colombie anglaise et des différentes îles de l'Amérique ont été attirés par l'exploitation de ces gisements.

Maintenant on annonce de Surinam et de Cayenne que de riches filons d'or ont été découverts simultanément sur différents points qui promettent d'éclipser la richesse de la Californie et de l'Australie.

Un seul homme, dit-on, en quatre semaines, a trouvé plus de quarante livres d'or pur avec peu de travail, et les exemples semblables de l'abondance du métal sont nombreux. La foule s'est précipitée vers ces gisements et l'on craint les complications qui peuvent en résulter, si l'on ne prend des précautions, à cause du conflit entre les colons anglais, hollandais et

français, ainsi qu'entre les habitants de la république de Venezuela et les tribus indigènes.

Quoique l'or n'ait pas encore été exploité dans la Guyane anglaise, on a depuis longtemps soupçonné et même reconnu qu'il en existe dans l'intérieur du pays, et les découvertes récentes peuvent exercer une grande influence sur l'avenir de ce pays. Malheureusement les limites de la colonie anglaise et de la République de Venezuela n'ont jamais été bien nettement tracées et il en résulte des contestations fréquentes. Le fait est que les gisements aurifères de Caratal s'étendent sur le territoire de quatre nations distinctes, dont les limites sont extrêmement vagues.

Libéria. — On s'occupe beaucoup de l'Afrique en ce moment, et les différents peuples prennent des mesures en vue de l'extension des relations commerciales avec l'intérieur de ce pays, à mesure qu'il sera ouvert et pénétrable à la civilisation. Les projets formés dans ce but ont rappelé l'attention sur une contrée où a été tentée, il y a un certain nombre d'années, une intéressante expérience.

Cette contrée, c'est la colonie noire de Libéria, sur la côte occidentale d'Afrique. Il y a une trentaine d'années environ que cette colonie, qui s'est constituée en république, fut fondée par les soins de la société de colonisation américaine, pour servir de refuge aux noirs d'Amérique devenus libres, et en second lieu d'enseignement aux nègres barbares de l'intérieur du continent.

Les nouveaux venus devaient être les éducateurs de leurs frères. Aujourd'hui, cette question, qui était alors purement sentimentale, se double d'une question plus pratique, celle de relations commerciales plus étendues à nouer avec ce peuple, qui occupe une ligne de côtes de près de 600 milles d'étendue.

L'Angleterre et les États-Unis paraissent vouloir entrer dans cette voie. L'Angleterre emploie 40 bâtiments à vapeur pour son commerce avec la côte occidentale d'Afrique. Le fleuve Niger seul apporte à ce pays un courant d'affaires de 1,300,000 dollars (7,500,000 francs).

Libéria, dit le *New York Herald*, renferme une population de près de 100,000 âmes, et pourtant les impôts et les douanes ne produisent que 100,000 dollars par an (500,000 francs); les recettes sont inférieures aux dépenses, tandis que, dans la colonie anglaise voisine, celle de Sierra-Leone, beaucoup mieux administrée, mais qui n'est qu'un point en saillie sur l'Océan, le revenu est de 300,000 dollars (1,500,000 fr.) par an pour une population de 40,000 âmes seulement. Les recettes y surpassent les dépenses de 250,000 francs.

Un trait de mœurs assez curieux que signale le journal dont nous parlons, c'est l'antagonisme qui règne entre les Libériens ou nègres affranchis importés de l'Amérique du Nord et les nègres restés en Afrique. L'antipathie de races, telle qu'on la voit dominer aux États-Unis, n'est rien auprès du sentiment que les uns ressentent à l'égard des autres. Il est fâcheux que depuis trente ans peu d'efforts aient été faits pour amalgamer ces deux éléments.

Émigré de la partie sud des États-Unis, le futur citoyen de Libéria a porté avec lui ces airs de hauteur et de supériorité qu'affichait son ancien maître, de couleur blanche. D'autre part, le chef indigène conserve encore les traditions du temps où les pères de ces nègres devenus libres étaient les esclaves de ses ancêtres. Il résulte de tout cela un antagonisme fâcheux.

Il est singulier que, dans ce pays uniquement peuplé de noirs, le préjugé de la couleur joue un rôle aussi important. Le nègre pur sang méprise et même déteste le mulâtre, et verrait avec plaisir la ruine de la colonie plutôt que le gouvernement de cette colonie par des métis. Or le pays de Libéria est actuellement gouverné par des mulâtres, et on peut dire que c'est ainsi qu'il est le mieux administré.

L'Exposition anthropologique de Moscou vient de s'ouvrir. Un premier congrès en langue russe a été tenu à cette occasion. Au mois d'août aura lieu le congrès international auquel l'université de Moscou a invité un grand nombre de savants étrangers.

Le ministre de la guerre a prêté pour cette Exposition anthropologique un vaste manège qui a été converti en jardin planté de fougères gigantesques, de végétaux fossiles, et rempli d'animaux antédiluviens. Sur de petites montagnes dont l'âge est indiqué par des coupes géologiques artificielles, on a représenté des fac-simile de tumuli, puis à côté les types des différentes races humaines et de remarquables spécimens craniologiques et anatomiques.

LA VÉNUS NOIRE, le grand roman géographique d'Adolphe BELOT, illustré de bois inédits de Sahib, compte aujourd'hui 30 livraisons à 10 centimes et 6 séries à 50 centimes en vente chez tous les libraires.

Cet ouvrage, divisé en trois parties : **La Sultane parisienne**, **la Fièvre de l'inconnu**, **la Reine des amazones**, est certainement le roman géographique le plus attachant qui ait paru jusqu'à ce jour. Les illustrations, remarquablement soignées, ajoutent à l'intérêt du texte.

Le gérant : D. MONTREDIEN.

Seaux. — Imp. Charaire et fils.